

En visite chez...

Début mars. Les nouvelles du virus se propagent. C'était encore un coronavirus. Il n'avait pas encore été baptisé Covid-19. Les jours passant, monte en moi une crainte pour ceux que j'aime. Ensuite les mots guerre et confinement résonnent. Comment faire ? Comment travailler ? Concernée par le bien-être de mes clients, j'ai envoyé un texto nominatif à chacun

en disant que je suis présente pour eux en suggérant des séances téléphoniques ou par « visio-thérapie ». Certains ont été soulagés par la proposition, d'autres ont répondu qu'avec le télétravail, les enfants et les conjoints à la maison il serait difficile pour eux de s'organiser. D'autres encore ont tenté de m'influencer en disant qu'ils préféreraient venir au bureau malgré

les risques, la maladie et la verbalisation. Je n'ai pas accepté.

Cela fait plus d'un mois maintenant et je commence à m'habituer à ces séances où l'autre me

parle à travers un écran. Je découvre une fatigue plus prononcée que d'habitude pourtant j'accompagne moins de la moitié de mes patients.

L'article écrit par notre collègue Laurence Carré publié sur le site de l'Association fait écho en

moi. Il décrit avec beaucoup de justesse ce que je peux vivre comme disponibilité accrue et d'une manière différente que dans les rencontres en face à face. Je ne vais donc pas redire ce qui est déjà très bien dit.

Après une semaine de tâtonnement j'ai trouvé les logiciels qui conviennent et l'organisation qui me semble la plus proche de la réalité. Par ailleurs j'ai la chance de pouvoir me déplacer au bureau. Les clients me voient au même endroit, le même fauteuil, le même lustre, la même

lumière.

J'ai ici envie de partager quelques visites de l'intérieur et peut-être l'intériorité des clients.

Des expériences riches et aussi parfois perturbantes et qui questionnent le cadre.

Je pense à « Mlle. M. ». Habituellement elle arrive à mon bureau portant des vêtements colorés, où son côté vivant s'exprime. Elle a définitivement terminé avec son addiction à l'achat et d'autres compulsions. Sa situation financière commence à se stabiliser. Elle effectue

des changements dans sa vie professionnelle et personnelle qui vont vers une construction stable. Quand mes patients me parlent je me laisse parfois aller à imaginer leur vie, leur environnement.

J'étais donc interdite de me trouver « chez elle » à travers l'écran. J'ai eu un sentiment d'intrusion. D'être l'intruse. Assise sur un canapé toujours, je voyais derrière elle une partie de sa cuisine. Je ne pouvais QUE voir l'entassement de casseroles visiblement sales, un plan de travail sur lequel des objets parlaient de leur présence depuis quelques jours.

Ce décalage entre la personne qui me parlait, que je suis en thérapie depuis quelques années

et son environnement m'a choqué. Que sais-je après tout ? Certes elle a beaucoup évolué, elle construit sa vie, mais de quoi parle ce laisser-aller chez elle ? De quelle dépression ? de quelle douleur ? Je me demande pourquoi elle n'a pas « caché » ce désordre avant de démarrer la conversation.

Me voici comme une intruse chez elle. Il y a quelque chose de terrible dans cette sensation.

Que me montre-t-elle ? Suis-je passé à côté de quelque chose ? Le champ 1 aura toute sa place dans nos futures séances. Je pressens quelque chose qui doit être adressé quand on se retrouvera ensemble dans mon bureau. Je me sens hermétique à toute mentalisation (quelque chose d'inhabituel, chez moi et avec elle) et cela me dit d'avancer avec précaution. Il y a aussi « chez M. B. ». Un homme coupé de ses émotions et qui a beaucoup de difficulté à élaborer. Il reste à un niveau tellement superficiel que parfois je me lasse. Et puis me voilà dans un salon d'une élégance moderne et épurée. Derrière lui un tableau d'une profondeur déconcertante. Une toile qui aurait pu être peinte par Soulages sauf la tache rouge en bas à droite.

Je ne pouvais pas me concentrer sur les banalités car j'étais happée par ce tableau. À un moment je n'ai pas pu résister et j'ai exprimé mon émerveillement. Soudain M. B. commence

à m'en parler, de la profondeur qu'il y voit, de la souffrance vers laquelle cela le renvoie et vers quelle joie aussi. Est-ce que j'aurais accédé à l'intériorité de cet homme sans cette visite ?

Je termine avec une séance avec « Mme. A. », une jeune femme qui souffre de claustrophobie. Le trait qui la décrit est la dissociation. Pendant la séance en visio son chat Figaro n'a pas voulu partir. Il est resté avec elle, avec nous. À certains moments il se léchait et il s'occupait de sa vie de chat, et à d'autres moments il se mettait sur son épaule comme s'il ressentait des choses dont elle n'était pas consciente. C'était une séance émouvante. Je nommais ce qui se passait sur l'écran. C'est comme si à travers son animal de compagnie, il était possible d'aller dans des endroits effrayants et trop douloureux. C'est Figaro qui racontait pour nous.

J'ai fait beaucoup de « visites » depuis le début du confinement. Certaines ont été fructueuses, d'autres angoissantes. Certains intérieurs ressemblent à la personne que je connais dans mon bureau. Ce confinement m'a permis et mes patients de nous ajuster aussi créativement que possible. Cependant, j'ai hâte de les retrouver, chacun et chacune avec leur

présence si spécifique et si bénéfique.

Monica Levert (Avril 2020)